Document generated on 05/14/2025 7:26 a.m.

Recherches sociographiques

L'ouvrier urbain et sa famille

Gérald Fortin

Volume 3, Number 3, 1962

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055144ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055144ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, G. (1962). L'ouvrier urbain et sa famille. *Recherches sociographiques*, *3*(3), 366–368. https://doi.org/10.7202/055144ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1962

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

dans les milieux populaires. Ce problème est-il dû à la situation de la mère de famille ou à des conditions générales de vie dans les quartiers ouvriers, nous l'ignorons pour le moment. Mais nous observons l'importance de cet indice par rapport aux autres catégories de communiants de la paroisse, à savoir celles des garçons de 7 à 14 ans, des hommes adultes (25 à 64 ans) et des hommes âgés (65 ans et plus).

6. Il semble qu'il y ait une relation entre les diverses catégories de communiants d'une même paroisse. Comme c'est cependant le groupe des femmes âgées qui semble le plus important, ne trouverait-on pas ici une confirmation de l'observation de Philippe Garigue selon laquelle la religion se transmet dans la famille à travers l'influence de la femme ? [1]

7. Enfin, on note une opposition entre les paroisses où les femmes adultes communient le plus et les paroisses où l'on parle l'anglais. Le modèle traditionnel de la famille canadienne-française est-il menacé par un modèle différent ? Nous sommes portés à le croire.

Que conclure de tout cela ? Notre recherche progresse et, si elle n'a pas pour but de prouver une thèse, elle aura contribué, nous l'espérons, à fournir aux chercheurs qui nous suivront une piste ouverte où les balises seront déjà posées.

Norbert LACOSTE

Département de sociologie,
Université de Montréal.

*

L'OUVRIER URBAIN ET SA FAMILLE

À la suite de notre analyse de la mobilité professionnelle de la population rurale de Sainte-Julienne,[2] nous avons entrepris une étude des problèmes d'adaptation des familles agricoles qui émigrent à la ville.[3] Plusieurs études antérieures nous permettaient de définir certaines des principales caractéristiques de la société et de la culture rurales contemporaines. Cependant, nous manquions presque totalement de points de référence lorsqu'il s'agissait de la société urbaine. Le problème était particulièrement aigu lorsque, au moment de l'analyse de nos données, il fallait classifier les opinions ou les comportements des informateurs comme typiquement ruraux ou comme typiquement urbains. Il était impossible de mesurer de façon précise le degré d'acculturation des ex-cultivateurs et de leur famille.

Il nous a donc semblé que l'une des études qui s'imposaient le plus pour arriver à une connaissance scientifique de notre milieu était celle de l'ouvrier

---

1 Philippe GARIGUE, *La vie familiale des Canadiens français*, Paris et Montréal, Presses Universitaires de France et Presses de l'Université de Montréal, 1962, 76.

2 Voir : Gérald FORTIN et Louis-Marie TREMBLAY, « Les changements d'occupations dans une paroisse agricole », *Recherches sociographiques, I,* 4, octobre-décembre 1960, 467-495 ; Gérald FORTIN et Louis-Marie TREMBLAY, « Attitudes à l'égard des occupations dans une paroisse agricole », *ibid., II,* 1, janvier-mars 1961, 35-54 ; Gérald FORTIN, « Les changements socio-culturels dans une paroisse agricole », *ibid., II,* 2, avril-juin 1961, 151-170.

3 Cette recherche a été réalisée avec la collaboration de M. Lucien Laforest et de M^lle^ Suzanne McLaren.

Nous avons ainsi obtenu 270 coefficients de corrélations. Afin de mesurer la validité de ces corrélations et d'apprécier à quel degré de corrélation les associations semblaient plutôt l'effet du hasard que d'une liaison véritable, nous avons utilisé la formule de l'erreur-type du coefficient de corrélation : [1]

$$\sigma r = \frac{1 - r^2 \text{ pop.}}{\sqrt{N - 1}}$$

Les matrices de corrélations révèlent des facteurs liés entre eux soit positivement soit négativement. Nous avons groupé ces corrélations, indiquant ainsi certains noyaux et certaines oppositions. Nous avons ainsi observé la nature des facteurs associés : les facteurs strictement religieux reliés entre eux, les facteurs appartenant à la structure sociale, les facteurs reliant un pôle religieux et un pôle de la structure sociale et enfin les facteurs touchant la désorganisation familiale. Il ressort de tout cela :

1. Que l'on ne retrouve pas dans les mêmes paroisses les fidèles du secteur primaire (agriculteurs) et ceux du secteur tertiaire (professionnels, collets blancs). C'est dans les paroisses où sont surtout groupés les effectifs du secteur tertiaire que l'on trouve les adultes ayant la meilleure instruction.

2. On observe que c'est dans les paroisses où il y a le plus de cultivateurs que l'on trouve chez les pratiquants la plus forte proportion d'hommes. Il peut s'agir de deux choses : ou bien les hommes pratiquent plus dans le monde agricole ou bien c'est qu'il y a effectivement plus d'hommes dans ce secteur. Nous savons que la seconde hypothèse se vérifie, mais nous ignorons encore si la première se vérifie également.

3. On trouve que les paroisses urbaines où il y a beaucoup de collets blancs sont précisément celles où l'on relève la plus forte proportion de mariages désunis. On peut se demander dans quelle mesure les personnes séparées viennent habiter dans les quartiers des collets blancs ou dans quelle mesure c'est chez les collets blancs que l'on rencontre le plus de personnes séparées.

4. On observe que l'on trouve, dans les mêmes paroisses, une population ouvrière importante, un pourcentage élevé de femmes à la maison et une population active nombreuse : ce sont les caractéristiques des paroisses ouvrières. Or, c'est dans ces mêmes paroisses que l'on trouve moins de jeunes à l'église et la plus faible proportion de communions chez les filles de 15 à 24 ans. Y aurait-il dans ces paroisses des problèmes pastoraux touchant la pratique religieuse des jeunes ? Il est encore trop tôt pour pouvoir répondre à cette question.

5. En observant les corrélations qui lient le fait de la communion aux autres caractéristiques sociales, on s'aperçoit que le comportement des pratiquants pour ce qui a trait à la communion n'est pas lié aux caractéristiques sociales, sauf une exception. C'est donc dire que la réception de la communion n'est pas liée à un groupe de fidèles déterminé. Par ailleurs, on note une seule exception et c'est une corrélation négative entre les paroisses où les fillettes communient et les paroisses où l'on trouve une plus forte proportion d'employés du secteur secondaire, où il y a des « ménagères » et où, également, les effectifs paroissiaux totaux sont nombreux. Il semble donc qu'il se pose aussi un problème de pastorale pour les fillettes

[1] *Ibid.*, 306.

urbain et de sa famille. Par suite de l'absence d'informations préalables, à cause aussi des ressources limitées à notre disposition, nous avons choisi d'entreprendre une étude de type exploratoire, utilisant la technique des entrevues semi-dirigées auprès d'un échantillon restreint.[1]

Le critère principal du choix de nos informateurs est qu'ils soient nés à Montréal de même que leurs parents. Notre échantillon qualitatif est de plus stratifié selon trois critères. Nous distinguons d'abord entre l'ouvrier de métier industriel et l'ouvrier semi-spécialisé, c'est-à-dire l'opérateur de machine-outil. La sociologie industrielle nous indique en effet que le comportement de même que les attitudes de ces deux types d'ouvriers diffèrent considérablement. En deuxième lieu, nous tenons compte du revenu du travailleur. Trois grandes usines, où la structure des salaires est très différente, servent de base à l'échantillonnage. Grâce à la collaboration des directeurs du personnel, les informateurs sont choisis à partir de la liste des ouvriers de ces usines. Enfin, nous essayons de restreindre le nombre de quartiers de résidence de nos informateurs afin de pouvoir évaluer l'importance du cadre écologique par rapport aux types de famille.

Des entrevues semi-dirigées sont réalisées de façon indépendante avec l'ouvrier et avec son épouse. Nous pouvons ainsi non seulement vérifier la véracité des informations, mais aussi saisir les perceptions et les définitions complémentaires ou opposées des deux conjoints. Nous pouvons donc étudier de façon plus complète la structure et les fonctions de la famille ouvrière urbaine, de même que sa signification profonde pour les époux.

Le schéma d'entrevue utilisé auprès de l'ouvrier s'inspire fortement de celui qu'ont préparé Andrieux et Lignon dans leur *Ouvrier d'aujourd'hui*.[2] Ce schéma d'entrevue cherche surtout à découvrir la signification du travail de même que son importance comme pôle d'intégration de la personnalité de l'ouvrier. Andrieux et Lignon cherchent aussi à analyser la réaction de l'ouvrier devant un travail qui a perdu sa signification. Nous avons cependant essayé de compléter leur schéma en incluant des questions visant à découvrir quels sont les véritables pôles d'intégration lorsque le travail perd ce rôle pour l'ouvrier. Nous essayons ainsi de saisir le travailleur non seulement au travail mais dans toutes les dimensions de son existence. Nous insistons donc sur la vie familiale de l'individu, sur ses activités de loisir, de même que sur sa conscience de classe.

L'entrevue avec l'épouse est orientée surtout vers la classification de la vie familiale dans l'un des quatre types élaborés *a priori*. Cette typologie est basée sur le postulat que la fonction principale de la famille urbaine est sa fonction de refuge ou de sécurité affective. À partir des études empiriques effectuées dans différents pays, nous avons établi quatre façons différentes selon lesquelles cette fonction est remplie. Dans un premier type de famille, dite *désorganisée*, la fonction de refuge est disparue presque complètement. Chacun des membres est orienté exclusivement vers l'extérieur, la famille étant devenue un ménage, c'est-à-dire un lieu d'habitation commode. Ce type serait caractéristique de la population du centre des grandes villes (zone de taudis ; insécurité du travail ; revenu très faible). La famille *fermée* se retrouverait surtout dans une population

1 Deux assistants de recherche, M. Paul Bélanger et Mlle Nicole Gagnon, participent à cette étude.

2 Andrée ANDRIEUX et Jean LIGNON, *L'ouvrier d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1960, 214 p.

ouvrière ayant immigré récemment dans la ville qu'elle habite et qui ne retrouve pas dans cette ville de parents proches (la famille peut être d'origine urbaine ou rurale indifféremment). Cette famille est caractérisée par l'absence totale de toute relation externe. Ici, la fonction de refuge joue au maximum au niveau de la famille nucléaire. La famille *ouvrière de vieille souche urbaine* se caractérise par une ouverture sur la famille étendue et une fermeture par rapport à tout autre groupe. La fonction de sécurité affective n'est plus remplie par la seule famille nucléaire mais par la famille étendue — père, mère, frères, sœurs (surtout du côté de l'épouse). On ne trouve pas par ailleurs de relations stables d'amitié avec les compagnons de travail ou les voisins. La famille étendue demeure souvent dans le même quartier qui prend ainsi certains aspects d'un village. La famille *ouverte* est celle dont les membres sont orientés vers l'extérieur mais qui réussit à jouer son rôle de refuge en faisant pénétrer l'extérieur en son sein même. On la retrouve surtout chez la classe moyenne supérieure résidant en banlieue,[1] mais aussi chez l'ouvrier de métier dont le revenu est assez élevé et qui habite en banlieue.

Il existe des relations étroites entre les deux schémas d'entrevue même s'ils sont établis à partir de positions de problèmes très différentes. Si, en effet, le type « normal » de la famille ouvrière est la famille *ouverte sur les relations de parenté* qui offrent la sécurité affective, il est probable que l'ouvrier qui ne retrouve pas dans le travail un pôle d'intégration se définira surtout en fonction de sa famille et de sa parenté. Sa forme principale de loisir sera alors la visite de famille ; le loisir-créateur et même le loisir-évasion auront assez peu de place parmi ses activités. De même, les contacts avec les compagnons de travail étant peu nombreux, la conscience de classe peut être faible.

Comme nous sommes encore à la phase de la cueillette, il est encore trop tôt pour prévoir quelles sont les caractéristiques de l'ouvrier canadien-français de Montréal et de sa famille. Il paraît à peu près certain toutefois que sa réaction à la situation industrielle et urbaine est assez semblable à celle de l'ouvrier de Londres ou de Paris, en particulier en ce qui concerne l'importance de la famille étendue dans sa vie quotidienne.

Gérald FORTIN

Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.

*

[1] Voir : William H. WHYTE, jr., *L'homme de l'organisation*, trad. franc., Paris, Plon, 1959, 359-538 (« La nouvelle banlieue »).